



GOUHIER, Henri, *Fénelon philosophe*

Jean-Dominique Robert

Volume 35, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705757ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1979). Compte rendu de [GOUHIER, Henri, *Fénelon philosophe*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(3), 322–323.
<https://doi.org/10.7202/705757ar>

divin, l'objectif privilégié de l'Église de Jésus-Christ, il ne peut être ignoré totalement par les lois de l'État.

L'État peut cependant se trouver devant diverses situations. Dans un premier cas, il se peut que la très grande majorité des citoyens adhère à la foi catholique : l'autorité civile pourra alors confesser elle-même cette foi, mais devra en même temps et au nom même de cette confession assurer la liberté religieuse, sur le plan privé et sur le plan public, des citoyens qui ne la professent pas. Le Concile n'a cependant pas abordé ce cas ; s'il l'avait fait, « alors serait apparu plus clairement », déclare l'auteur, « que toutes les religions ne se valent pas et que l'État, envers la vraie religion, a des devoirs radicalement solidaires de ses obligations envers la liberté religieuse » (p. 55). Ce qui est plus fréquent, c'est que plusieurs confessions soient « d'État » ou que l'autorité civile « remplisse ses devoirs envers Dieu à travers les diverses communautés religieuses dont il protège la liberté en respectant celle des personnes » (p. 54). Cette dernière situation n'est cependant pas à confondre avec celle d'un État neutre, « qui n'a d'autre devoir à l'égard de Dieu que de l'ignorer s'Il existe et d'ignorer les relations religieuses des personnes en tant que telles... »

Voilà une recension assez longue pour une brochure. Mais il ne faut pas oublier que la brochure est elle-même le résumé d'un ouvrage plus vaste et qu'il n'est pas facile de résumer une doctrine nuancée portant sur un point très chaud et très délicat.

Jean-Guy PAGÉ

Henri GOUHIER, **Fénelon philosophe** (Bibl. de l'histoire de la philos. ».). Un vol. 24 16 de 218 pp., Paris, Vrin, 1977.

L'excellent historien qu'est H.G. nous comble, une fois de plus, par un beau travail tout en nuances et en délicatesses. Fénelon écrivait à l'Archevêque de Paris : « Tous les chrétiens, il est vrai, ne peuvent pas être métaphysiciens ; mais les théologiens ont grand besoin de l'être » (p. 9). Cette parole révèle bien son esprit et il y fut fidèle toute sa vie. Il est donc heureux — on n'était point spécialement gâté à cet égard — que H.G. ait centré son travail sur un Fénelon *philosophe*. Il s'explique fort bien sur son projet, énonçant aussi le contenu de son travail : Chez Fénelon, « si la

philosophie est partout, elle se trouve plus profondément engagée dans la théologie, la spiritualité et l'apologétique de Fénelon que dans sa pédagogie, sa politique, sa rhétorique, ses réflexions sur la modernité. On ira donc chercher la philosophie de Fénelon d'abord dans les œuvres où elle ne cesse d'occuper le premier plan quoiqu'intimement mêlée à des préoccupations d'un autre ordre. Le premier chapitre doit mettre en lumière la philosophie sous-jacente à la théologie de la grâce qui inspire la réfutation de celle de Malebranche dans une œuvre écrite par le jeune abbé à la demande de Bossuet, théologie qui s'exprime plus tard dans l'ardente polémique de l'archevêque de Cambrai contre le « jansénisme » au cours des quinze dernières années de sa vie. Le second chapitre doit découvrir la philosophie qui *structure* la théologie de la prière, d'après l'*Explication des Maximes des Saints* et l'interminable polémique de Fénelon avec l'archevêque de Paris, Antoine de Noailles, avec l'évêque de Chartres, Paul Godet-Desmarais, et surtout l'évêque de Meaux, Bossuet, ceci sans parler de l'abondante correspondance privée qui accompagne cette histoire. Le troisième chapitre doit prendre la philosophie de Fénelon dans les écrits où elle paraît avoir été exposée pour elle-même ; l'apparence, remarquons-le, n'est point trompeuse mais appelle une note sur sa signification : elle signifie que la vraie philosophie est, par sa vérité, au service de la vraie religion de sorte que la raison bien conduite exécute un dessein apologétique simplement en accomplissant sa vocation » (pp. 12-13). Quant au but principal de son livre, H.G. l'indique en disant : « le présent ouvrage a précisément pour fin de montrer en Fénelon philosophe l'auteur peut-être le plus original dans l'histoire de la convergence du cartésianisme et de l'augustinisme, une fois mis à part Malebranche qui, lui, donne son nom à un système vraiment nouveau, le "malebranchisme", ayant sa vie propre au-delà de ses deux sources » (p. 6). Aux philosophes qui s'intéressent aux preuves » de l'existence de Dieu, nous recommandons les pages 126-163, et spécialement le paragraphe : *preuves de l'existence de Dieu* (pp. 146-157). Toute la délicatesse d'analyse de H.G. s'y révèle, avec la profondeur de compréhension des *spécificités* d'auteurs qui s'y articule. C'est une vraie joie de l'esprit de voir comment Fénelon est, en l'occurrence, ce qu'il est, de façon particulièrement originale, et ce en quoi, tout en pouvant être rapproché à certains moments de Descartes et de Malebranche, il prend nettement ses distances à leur égard. Les thomistes, par ailleurs,

liront avec intérêt des remarques relatives à la première voie de Fénelon qui ne doit plus l'essentiel à Descartes, mais à saint Thomas (troisième et quatrième voies). Avec, certes, cette énorme et capitale différence : « Dans la *Somme* la perspective est cosmologique », alors que chez Fénelon il est question non du monde (*cosmos*) mais du « je qui pense » et des « divers degrés d'être et de perfection » de ce « je » (p. 149). On pourrait discuter sur le vocable « cosmologique », si équivoque, pour caractériser la perspective de saint Thomas ! Reste que, dans le contexte précis dont il est question, tout le monde comprendra qu'il s'agit de mettre en valeur chez Fénelon un « je » *indépendant du monde et qui pense*. « On ne sait pas encore si le cosmos existe » (p. 149) ! — Un très beau livre qui nous rapproche d'une personnalité attachante et à bien des égards déjà si moderne.

Jean-Dominique ROBERT

J. CHÂTEAU, H., GRATIOT-ALPHANDÉRY, R. DORON et P. CAZAYUS, **Les grandes psychologies modernes. Du temps des Philosophes au temps des scientifiques** (« Psychologie et sciences humaines », n. 67). Un vol. 19 × 12 de 407 pp., Bruxelles, Pierre Mardaga-Dessart, 1977.

Dans la même collection a déjà paru : *La psychologie dans le monde moderne* de Philippe Muller, de Neuchâtel (1966). Le présent volume ne fera *aucunement* double emploi : les visées sont en effet tout à fait différentes ainsi que les « contenus ». Laissons s'exprimer le préfacier, Jean Château : « On comprendrait mal l'esprit et le but de cet ouvrage — et surtout de sa première partie — si l'on voulait y voir une histoire de la psychologie, car c'est à la fois moins et plus que cela. Moins, car on y trouvera seulement un exposé de doctrines majeures qui peuvent encore fournir des directives et des concepts au psychologue de cette fin de siècle. Plus, car par ce biais de la psychologie nous sommes parfois amenés à jeter un nouvel éclaircissement sur des philosophies de jadis. Il est, croyons-nous, encore trop tôt pour mener correctement à bout une histoire de la psychologie : on risque ou de tomber dans une énumération stérile et fastidieuse, ou de voir trop aisément le présent dans les auteurs passés, de détecter Guilford en Platon ou Chryssippe en Piaget. Le difficile ici est d'abord de conserver la

vision totale qui fut celle des anciens auteurs, et d'en extraire ce qui, pour nous, est psychologie, en tentant de bien suivre les articulations comme ce bon boucher dont parle Platon. Il y faut souvent être à la fois philosophe et psychologue : le pur philosophe court le risque de mettre en valeur des thèses jadis précieuses mais aujourd'hui définitivement (ou presque définitivement) condamnées ; le psychologue de ne rien voir qui puisse être rattaché tant bien que mal aux préoccupations des psychologues de l'heure. Double menace que nous avons essayé de conjurer de notre mieux, grâce à une ancienne et commune formation philosophique » (pp. 5-6). Par ailleurs, ce volume ne prétend pas être une histoire des idées en psychologie. En effet, « nous n'avons point ambitionné une telle tâche. Nous avons voulu aider le psychologue à trouver des lignes de recherches et des concepts — et peut-être, en conséquence, aussi quelque peu le philosophe à envisager de nouveaux aspects de ses auteurs favoris » (p. 9). Ce volume a été bien accueilli et la *Nouvelle Revue Théologique*, dans son compte rendu (1978, n. 1, p. 125), disait fort bien : « Solide ouvrage de références psychologiques, ce livre n'apportera pas moins de lumière aux philosophes, par des éclairages intéressants qu'il leur propose ».

Jean-Dominique ROBERT

Abraham A. MOLES, Élisabeth ROHMER, **Théorie des actes. Vers une écologie des actions** (« Synthèse contemporaine »). Un vol. 21 × 15 de 266 pp., Paris-Tournai, Casterman, 1977.

A.A. Moles, auteur particulièrement fécond et à « vision pluridisciplinaire », est trop connu pour devoir être présenté. Disons seulement qu'il est actuellement directeur de l'*Institut de psychologie sociale* à l'université de Strasbourg et que certains des textes ici présentés ont déjà paru dans *Théorie et pratique de l'action*. L'origine du livre se trouve dans une série d'enseignements effectués dans le cadre de l'Institut nommé plus haut. Élisabeth Rohmer est la collaboratrice de A.A. Moles. Pour parer aux objections de behavioristes, tel Skinner, A.A.M. souligne ce qui suit : « une science des actions existe dans la mesure même où le concept d'action a un contenu opératoire où l'action se dégage de la continuité psychologique comme une forme sur un fond temporel ou spatial avec son début et sa fin et où par conséquent l'observateur, tout comme l'individu agissant, y voit une